

Joseph Lenci, vétéran de la Seconde Guerre mondiale mis à l'honneur à Privas

Le 12 août 2024, lors de la commémoration de la libération de la ville de Privas, le Maire lui a remis la médaille de la ville pour les services qu'il a rendu à la Patrie.

Mobilisation et débarquement en France

Joseph Lenci est né le 30 juin 1925 à Casablanca, au Maroc. En 1944, il est mobilisé et rejoint le 4^e régiment des Tirailleurs Marocains.

« Quand j'ai été mobilisé, les gendarmes sont venus la veille pour que je me présente le lendemain à Marrakech. Je n'ai pas eu de délai. Ils sont arrivés comme ça, à brûle-pourpoint. En arrivant [à Marrakech], on été plusieurs copains à partir. Je leur ai dit : « Je vais te faire boire à Marrakech (on allait au restaurant, boire un café,...). Penses-tu ! Il y avait la gare, de chaque côté des militaires et devant le camion. On a pas pu aller au restaurant »

Le 15 août, il participe au débarquement de Provence, et débarque sur la plage du Dramont, à Saint-Raphaël.

« Les bateaux étaient restés au large, et on était monté sur des barges. Elles avançaient tout doucement, tout doucement. Les Allemands étaient en haut de la butte, et ils bombardés. Ça tombait à droite, à gauche... Quand on est arrivé à 200 mètres du rivage, on a baissé la porte et on a avancé. À droite, à gauche, il y avait des copains qui mourraient. On était pris en tenaille : eux ils étaient déjà en position et nous on arrivait. Alors ils nous voyaient arriver. Ils n'y allaient pas au fusils, ils y allaient à la mitrailleuse »

Après le débarquement, il remonte la France, participant à la libération de Briançon, de Grenoble, de Belfort, de Colmar de Strasbourg,... Le rôle de son régiment était de déminer devant les chars d'assaut. Avec la deuxième Division Blindée du Général Leclerc, il libère le Struthof, seul camp de concentration en France. Le 1^{er} avril 1944, il est blessé en traversant le Rhin.

« Quand on a passé le Rhin, on a bataillé. Les Allemands, ils étaient de l'autre côté, sur toute la rive, et nous avec les barques on arrivait, et ils nous bombardaient. De temps en temps, un obus, sur une barque... Finalement, j'ai eu de la chance. »

Après un séjour à l'hôpital, il rejoint son armée. Il participe à la campagne d'Allemagne, jusqu'au « Nid d'Aigle », chalet servant aux réceptions nazis.

De toute la guerre, il raconte qu'il a eu le plus peur deux fois.

« [la première fois], on été arrivé à Stutgahrt, et on a été obligé de fouiller toutes les maisons. Alors tout d'un coup, on voit une porte avec mes amis Canette (on l'appelait Canette parce qu'il buvait de la bière) et Rossignol, on ouvre la porte, et on descend, et il y avait des lits de chaque côtés. Et tout d'un coup la lumière s'éteint. On s'est dit : « ça s'éteint, on est pris dans un piège ». On avançait, on avançait tout doucement. J'avais la chaire de poule. J'ai dit : « comment ? On est arrivé ici, en Allemagne, et on a rien eu, et on va se faire tuer pour rien ! ». J'ai dit : « Dédé, on va se mettre dos à dos », et on avançait comme dans les films, tout doucement, tout doucement, et on regardait de tous les côtés. On avait fait peut-être 40 ou 50 mètres, on voit un rond avec de la lumière. Et il y avait des escaliers en fer, c'était la sortie vers la rue. On a jamais été aussi content de se retrouver dans la rue. [...] La deuxième, on était à Bulle, chez l'habitant, et toute la nuit mon copain Canette et moi on avait couché avec les deux filles qu'il y avait, et le matin, la fille me dit : « Promenade ? ». Alors on est parti sur un chemin de terre, et tout d'un coup elle s'est mise à courir et d'un bosquet elle a sorti un revolver. J'ai dit : « Canette, tu te mets derrière moi, au moins si elle en tue un elle n'en tue pas deux. ». La fille elle avançait, elle avançait, de temps en temps elle s'arrêtait. J'ai dit : « Reste toujours derrière moi, et si elle arrive à un mètre, je vais essayer de me jeter sur elle ». Finalement, elle est arrivée et elle m'a donné le revolver. C'est les deux fois où l'on a eu peur. Pendant la guerre, on se disait : un jour on est vivant, le lendemain on est morts. C'était le destin. Mais mourir bêtement ! »

Après la guerre

Après l'armistice le 8 mai 1945, il reste en Allemagne avec les troupes d'occupation, qui s'assurent qu'il n'y ait pas de résurgence du mouvement nazi. Comme il n'y a pas de casernes, il loge chez l'habitant. Il obtient sa démobilisation en mai 1946, afin de pouvoir retrouver ses parents qu'il n'a pas vu depuis plusieurs années.

« J'ai fait la demande pour être rapatrié parce qu'ils ne nous rapatriaient pas. J'ai pris mon courage à de mains, sans le dire au capitaine ni à personne (j'aurais pu passer au conseil de guerre), j'ai écrit au ministre de la guerre, pour demander à être démobilisé. [...] Je suis arrivé à la gare de Casablanca, et en descendant du train, qu'est-ce que je vois ? Mon père qui ramassait des colis (il travaillait aux P.T.T. (ancien nom de La Poste), ndla). Ça a été un choc ! »

Il revient par la suite en France, travaillant à l'usine E.D.F. de Valence. Mais il est mal accueilli.

« [On m'a] traité de tous les noms d'oiseaux, [dit] que je venais manger le pain des Français. [...] une femme, de la C.G.T. à Valence, avait fait paraître un imprimé comme quoi un étranger venu d'Afrique venait prendre la place à un Français, en parlant de moi. »

Même après avoir été démobilisé, la guerre le poursuit :

« [Durant la guerre, en Alsace], Il y avait un copain à moi, George Benamou qui a été blessé [par les Allemands] sur le chemin, à 20 mètres de la ferme où on était arrivé. Il était là, il pleurait, il appelait au secours. J'ai dit au capitaine :

« Mon capitaine, je vais aller le chercher. ». Il m'a dit : « Joseph, si tu sors, au lieu que ce soit les Allemands qui te tuent, c'est moi qui te tue. ». [...] Il est mort comme ça. Quand tu vois à 20 mètres un copain appeler au secours ! [Après la guerre], ses parents me téléphonaient chaque jours au bureau pour que j'aille les voir. Moi, je disais au collègue : Si c'est B. qui appelle, je ne suis pas là. Ça passait comme ça, des mois sans arrêt ils téléphonaient. Un beau jour, le directeur m'a dit : « M. Lenci, vous allez voir M. B., sinon je vous met à la porte de la société ». J'ai été obligé d'aller les voir, et à contrecœur, je leur ai raconté comment ça s'était passer. Quand tu dois raconter au parents la mort de leur fils... J'en ai encore la chair de poule. »

Aujourd'hui à la retraite, il possède une mémoire exceptionnelle. Sa recette miracle : « *Pourquoi je suis là à 89 ans ? J'ai jamais bu, jamais fumé, j'ai joué au football jusqu'à 60 ans.* ».

Le Télégraphe